



CHEZ NOUS, DE LUCAS BELVAUX, est la réponse d'un artiste citoyen qui veut comprendre les mécanismes de la montée du Front national.

Culture

Des artistes invitent le public à réfléchir sur les causes du succès de l'extrême droite. Comme Lucas Belvaux dont le film *Chez nous* met en scène une élection dans le Nord.

LE FN DANS LE FAISCEAU DES ARTS

cinéma

C'était en 2013. Lucas Belvaux tournait alors *Pas son genre*, une histoire d'amour malheureuse entre une coiffeuse, Jennifer, et un écrivain parisien affecté dans un lycée d'Arras. « Les élections municipales approchaient, les sondages donnaient le Front national à 30-40 % dans la région et je me suis interrogé : "Cette fille, Jennifer, pour qui j'éprouve de l'estime, de l'affection, pour qui vote-t-elle ? Et pour qui votera-t-elle après sa déception amoureuse avec son bobo parisien ?" Car le FN s'emploie à creuser le fossé entre ce qu'il appelle faussement "le peuple" et "les élites", » raconte Lucas Belvaux.

Pour répondre à cette interrogation, sur Jennifer et « sur le vote populaire à l'extrême droite », le cinéaste écrit *Chez nous*. Jennifer est devenue Pauline (interprétée encore une fois avec le même naturel par Émilie Dequenne), une infirmière, qui court d'un patient à l'autre, entre Lens et Lille, s'occupe seule de ses deux enfants et veille sur son père, ancien ouvrier métallurgiste et militant cégétiste. Avec sa jeunesse, sa bonne humeur, son capital de sympathie, Jennifer séduit jusqu'aux cadres d'un parti d'extrême droite, le Bloc patriotique, copie légèrement décalée du FN, qui lui propose d'être tête de liste aux élections locales. Naïvement, sincèrement, Jennifer se laisse séduire, se prête au jeu, avant d'ouvrir les yeux et de comprendre combien elle a été instrumentalisée. Comme le résume une ex-amie s'adressant à Pauline : « Tu n'es qu'une tête de gondole ».

SECOUER L'OPINION (DÉJÀ) À AVIGNON

Le scénario a été écrit « dans l'urgence » pour pouvoir sortir en pleine campagne présidentielle. Et ainsi « participer au débat ». Une démarche que le cinéaste

qualifie de « citoyenne » et non de « militante ». La montée du FN, son enracinement, en particulier dans les milieux populaires, inquiètent, questionnent nombre d'artistes et intellectuels, écrivains, metteurs en scène de théâtre, photographes... qui cherchent la forme adéquate pour rendre compte du vote FN et, qui sait, le décourager. D'aucuns auscultent la mécanique qui permet à des formations extrémistes d'accéder au pouvoir. Anne-Cécile Vandalem a ainsi écrit et présenté l'été dernier au Festival d'Avignon, *Tristesses*, une pièce conçue comme un thriller, qui raconte comment la dirigeante du Parti du réveil populaire, de retour dans son île natale, exploite le désarroi de la population pour avancer ses pions électoralistes. Le spectacle n'avait pas manqué de jeter un froid glacial au cœur de la canicule provençale, laissant le public avignonnais sidéré par un dispositif vidéo qui le transformait en véritable voyeur.

C'est un même effroi qu'avait provoqué, en 2011, *Chute d'une nation*. La pièce, construite comme une série télévisée et montée à la Manufacture des Abbesses explorait ces processus invisibles, sournois, pernicieux, mais légaux, qui mènent insensiblement sur les plus hautes marches ceux dont on n'a pas su se prémunir à temps. À l'époque Yann Reuzeau expliquait avoir voulu s'interroger sur « la fragilité de la démocratie, un système qui peut s'effondrer sur lui-même car il porte en lui-même sa propre défaite ».

DONNER LA VOIX AUX ÉLECTEURS FN

D'autres artistes, comme Lucas Belvaux préfèrent toutefois quitter les hautes sphères du pouvoir et partir à la rencontre des électeurs du FN. Non pour les diaboliser, mais plutôt les écouter, dialoguer avec eux, les raconter, afin de mieux comprendre les raisons de leur vote, décrypter les mécanismes de la radicalisation. Non sans montrer le vrai visage de ce parti.

Il y a sans doute là, en creux, comme un sentiment de faillite du monde de l'art. C'est en tout cas l'analyse de Philippe Pujol. L'auteur de *Mon cousin le fasciste* compose un récit où il entraîne le lecteur aux côtés de cette figure de l'ultra-droite – qui est donc son cousin germain – et où il nous fait découvrir là un rassemblement en l'honneur de Pétain, ailleurs des affrontements violents contre des antifascistes.

Pujol, en livrant ce témoignage, en racontant « sans intellectualiser », espère atteindre un lectorat populaire, comme le « chauffeur de taxi qui prendra sa pause au bar PMU » : « Dans les années 1980, le mouvement punk et la new wave touchaient les classes populaires, aujourd'hui il faut remettre la culture sur le terrain. Redonner de l'espoir, de l'utopie. »

Qui dit culture dit émotion. Un registre sur lequel joue sciemment un parti comme le FN. « Dans les formations de cadres du FN, dont nous avons repris certains éléments de discours presque mot pour mot, on entend dire : "Soyez démagog, quand vous allez dans une maison de retraite, inutile de parler de politique, serrez les mains des petits vieux, tapez-leur sur l'épaule, chantez avec eux... et n'oubliez pas en partant de passer par les cuisines pour saluer le personnel" », relate Lucas Belvaux. Le cinéaste a donc à son tour misé sur l'empathie pour construire son film. Il a certes nourri son scénario d'un solide travail d'enquête et coécrit l'intrigue avec un spécialiste du sujet, l'écrivain Jérôme Leroy, auteur du polar *le Bloc* (Gallimard).

Mais la fiction lui paraissait une forme plus opérante que le documentaire. « La fiction, comme les partis populistes, s'adresse à la sensibilité du public, à son inconscient. Il y a des documentaires extraordinaires comme *Danse avec le FN* où Paul Moreira, le réalisateur est allé au contact des militants. Mais le documentaire impose toujours une distance entre le spectateur et celui qui est filmé. En revanche, la fiction implique un contrat entre l'auteur et le spectateur : on sait que c'est un personnage fictif et donc on peut se projeter, s'identifier à lui tout en le tenant à distance. » Le FN offrant à qui veut bien l'entendre l'image d'une France fantasmée, un roman national tronqué, à son tour le cinéaste et romancier va proposer une fiction pour mieux chasser la première. Et, insiste Lucas Belvaux, non pour simplifier, mais « rendre compte de la complexité du monde ».

DÉMONTRE UNE STRATÉGIE AFFECTIVE

Assurément Pauline, l'infirmière de *Chez nous*, suscite l'empathie. Elle est généreuse, courageuse, à l'écoute des gens qu'elle visite, surtout pas raciste... Et pour la convaincre de rejoindre le Bloc patriotique, un vieux médecin (André Dussollier), qui derrière ses dehors chaleureux et avenants



À LIRE

Mon cousin le fasciste, de Philippe Pujol, Seuil, 15 €. 

cache bien ses idées fascistes, flatte son dévouement, son désir de travailler au bien commun. Une technique qui a fait ses preuves, surtout face à des gens en mal de repères, en manque affectif, explique Lucas Belvaux : « Le FN applique une stratégie affective. Avant de parler de politique, il va d'abord valoriser le nouvel arrivant. C'est le discours que tient le personnage d'André Dussollier à Pauline : "Nous avons besoin de gens comme toi, s'il y avait davantage de femmes et d'hommes comme toi, la France irait mieux." » Au passage le film rappelle comment les partis populistes d'extrême droite aiment mettre en avant des femmes : « Dans nos sociétés sexistes, la femme garde une image apaisante et maternelle. Placer une femme en numéro un ou deux est une arme à double lame : cela masque l'image de violence et cela permet de laisser entendre en sous-texte que le parti promet les femmes là où l'islam la laisse à la maison... »

La force de *Chez nous* est d'entraîner le spectateur là où il n'aurait pas forcément envie d'aller. On suit Pauline jusque dans les meetings du Bloc patriotique où une



Chez nous

de Lucas Belvaux avec Émilie Dequenne, André Dussollier, Catherine Jacob

Le FN Serait-ce un mauvais rêve ? Un cauchemar éveillé ? *Chez nous* s'ouvre et se clôt sur les mêmes images d'une ville du nord de la France qui s'éveille au pied des terrils. Entre ces deux scènes, Lucas Belvaux déroule la

mésaventure de Pauline, infirmière au grand cœur, qui se laisse séduire par le discours d'un parti qui ressemble étrangement au FN. Comme dans *Pas son genre*, le précédent opus du cinéaste, *Chez nous*, raconte une désillusion, amoureuse – Pauline s'éprend d'un nervi d'extrême droite – mais aussi politique. On redoute la caricature, la charge appuyée, mais Lucas Belvaux, avant de lever le voile, rappelle que les pires idées, les pires actes, peuvent arborer un visage sympathique. Son film, d'abord léger puis grave, dit avec empathie pour ses personnages la complexité humaine. Emmené par une formidable Émilie Dequenne qui incarne tour à tour la générosité, la sincérité, la naïveté et la froide colère de celle qui a été trompée. **7** F.T.

femme, sosie de Marine Le Pen – avec ce qu'il faut de décalage pour autoriser la fiction et laisser le champ libre à la création –, parle « justice sociale », « diktat de Bruxelles », « trahison des élites », « État fort et protecteur », « racines chrétiennes ». Le voyage dans les coulisses de ce parti, côté militants, permet de mieux en saisir les fantasmes et la réalité.

FAIRE TOMBER LA MÉFIANCE

C'est là aussi le pari et la réussite de *l'Illusion nationale*, un livre qui emprunte la forme d'un roman-photo, fruit de deux années passées par Valérie Igounet et Vincent Jarousseau dans trois villes dirigées par le FN : Hayange dans l'Est, Hénin-Beaumont dans le Nord, et Beaucaire dans le Sud. Valérie Igounet est historienne, spécialiste de l'extrême droite, elle a également travaillé sur l'oralité et les témoignages vivants ; Vincent Jarousseau est photographe et documentariste. Ils ont voulu donner un visage à ceux que Marine Le Pen nomme les « invisibles ». « La classe ouvrière, employés inclus, ne dépasse pas 2 % des représentations médiatiques », relève Vincent Jarousseau. Et quand elle a droit de cité, c'est « souvent de manière caricaturale ». Pour *l'Illusion nationale* les auteurs ont passé un « pacte de confiance » avec les interviewés : « Leurs propos ont été enregistrés, retranscrits et validés. » En amont, cela impliquait une longue approche pour faire tomber la méfiance et obtenir des confidences sincères, qui *in fine* ont été peu modifiées, assure Vincent Jarousseau.



Ça fait quarante ans que je vote Front national et j'ai pas peur de dire pourquoi : Jean-Marie m'envoyait toujours une bouteille de vin ! J'avais au moins le pinard ! Aujourd'hui, j'en ai marre de la droite et de la gauche qui font du yo-yo.



Gabriel, ancien sidérurgiste.

Il est bien, le maire ! Il a serré la vis.



Ma carte d'électeur, elle était blindée de tampons. J'ai toujours voté socialiste. Là, j'en ai plein le cul. Je ne vote plus.



Avant, la plupart des gens ici étaient socialistes. Tout le monde nous a pris pour des cons. Et puis avant, y avait du travail pour tout le monde.



Oui, avant, la vie des gens était organisée par l'usine. Maintenant, c'est fini. Y a ceux qui travaillent au Luxembourg et qui gagnent deux fois plus ! Et puis y a les autres.



Mais bon, ça m'empêche pas, même si j'y crois plus, de continuer à voter à gauche.

LES ARÈNES/XXI

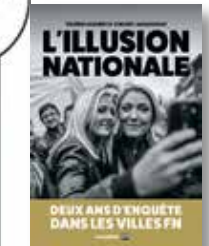
La forme, elle, emprunte au roman-photo, avec l'usage du noir et blanc et des bulles comme dans une bande dessinée. Un style en vogue dans l'Italie de l'après-guerre, et repris en France par des magazines populaires comme *Nous Deux*, qui renvoie donc à la nostalgie, à ce « refrain qui revient chez nos interlocuteurs : "C'était mieux avant" », précise le photographe. Par ailleurs le photographe a travaillé ses portraits en s'inspirant du cinéma néoréaliste italien, utilisant de courtes focales qui obligent à être « proche des gens photographiés ». *l'Illusion nationale* se lit d'une traite, comme une BD, plus aisément qu'une docte analyse universitaire. Le fond n'en est pas moins sidérant, on y voit, dans ces villes sinistrées où le chômage oscille entre 20 et 30 %, « des

personnes attachantes qui vivent des situations noires et disent des mots souvent glaçants », résume-t-il. Et d'ajouter : « On ne les excuse pas mais on les comprend. » Comme pour Lucas Belvaux, il s'agit toutefois de bien distinguer entre les électeurs et les sympathisants du programme.


MONTRE L'ABANDON DES FRANÇAIS

Que peuvent ces œuvres contre la « résistible ascension » du Front national ? « Pour les militants, c'est perdu », lâche Lucas Belvaux. Mais avec *Chez nous*, il espère « tendre un miroir à ses électeurs et sympathisants ». « Un miroir vous renvoie votre image et en même temps montre ce qu'il y a derrière vous. J'avais envie d'être à la fois dans la proximité et de remettre

DÉTAIL D'UNE PAGE de *l'Illusion nationale*, un docu-photo.



À LIRE

L'illusion nationale. Deux ans d'enquête dans les villes FN, de Valérie Igounet et Vincent Jarousseau, les Arènes, 22,90 €. 

cette histoire en perspective avec la société et le monde d'aujourd'hui. » Preuve que son film dérange le FN, des réactions hostiles se sont manifestées dès le mois de janvier, à la seule vue de la bande-annonce ! Avec, observe Lucas Belvaux les quatre mêmes arguments ficelés par les dirigeants du parti de Marine Le Pen et relayés avec force injures nauséabondes sur les réseaux sociaux : « C'est un navet, c'est un complot de l'establishment pour nous empêcher d'accéder au pouvoir, c'est l'œuvre de bobos qui

ne sont donc pas habilités à parler au nom du peuple et c'est un film financé avec vos sous... »

l'Illusion nationale ne provoquera sans doute pas la même ire du FN. De fait les élus locaux seront heureux d'y retrouver leur discours... Mais estime Vincent Jarousseau, si *l'Illusion nationale* déchire un voile, c'est moins pour montrer le FN que « les fractures françaises ». Au final, confie-t-il, « le résultat de notre travail est terrible pour les partis traditionnels, tant les Français se sentent abandonnés et expriment une forte colère ». Valérie Igounet et lui ont adressé leur livre aux candidats à l'élection présidentielle. On est curieux de connaître leur réponse. **7**

FRÉDÉRIC THEOBALD
AVEC ALICE BABIN ET JOËLLE GAYOT